

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Féminité, subversion, écriture L'aube-scène sexuelle et les motmificateurs

Chantal Théry

Numéro 34, été 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39559ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Théry, C. (1984). Compte rendu de [Féminité, subversion, écriture : l'aube-scène sexuelle et les motmificateurs]. *Lettres québécoises*, (34), 68–69.

Féminisme

par Chantal Théry

FÉMINITÉ SUBVERSION ÉCRITURE

L'aube-scène sexuelle et les motmificateurs

Soeur de mai 68, l'émergence au féminin fête son adolescence dans la vitalité et la profusion d'oeuvres de femmes, l'omniprésence de cours et d'ateliers d'études féministes et la vigilance d'un rapport au monde qui questionne tous les lieux du savoir, du pouvoir et du vouloir. Si le féminisme a bouleversé bien des appareils conceptuels anciens et modernes, la tentation de la théorie ne le hante pas moins. Les participantes de L'Association des professeurs de Français des Universités et Collège Canadiens ont présenté aux 25^e et 26^e congrès de 1982 et 1983, des communications visant à caractériser le champ de la recherche et de la critique au féminin.

«Le langage femme est polyglotte»
(Françoise Collin)

Ces textes, réunis par Suzanne Lamy et Irène Pagès aux éditions du Remue-Ménage¹, révèlent que la problématique féministe élabore moins une théorie qu'une réflexion globale sur le féminin, son inscription au monde et ses modes de subversion. Comment imaginer, en effet, que les femmes, après avoir refusé le carcan des définitions, des normes, des hiérarchisations, veuillent se laisser à nouveau enfermer dans d'élitistes ghettos d'or barbelé, dans une écriture-femme spécifique, étiquetée, codifiée, bientôt figée? Les liens de la langue au monde sont si étroits qu'on la qualifie de «maternelle», mais celles qui se sont longtemps débattues dans le paradoxe d'une langue qui ne maternait qu'au masculin, ont dévoilé le subterfuge et dénoncé l'abus de la langue par le langage, «lieu idéologique» du pouvoir masculin. Quand on sait, avec Piaget et Merleau-Ponty, que par le biais de notre corps le

topos s'organise avant le logos, et que le logos ou «corps second» permet d'appréhender le monde, on conçoit tout l'enjeu de la réappropriation de la parole et de la langue au féminin, corollaire de la réappropriation de l'espace et du corps! La femme, en occupant l'espace de la langue qui lui revient, remet en question les assises de la linguistique, de la sociologie, de l'économie, de la politique... et nous pourrions suivre longtemps encore le fil d'Ariane qui défait maille à maille le faux tricot du monde jusqu'à retrouver la boule. Si chaque écrivaine entretient le feu sacré solidaire d'un féminisme bien déterminé à changer la condition des femmes, à assurer leur visibilité, elle s'efforce aussi de dissocier son «Je» du groupe, de l'éprouver polymorphe, d'instaurer des échanges pluriels, d'ignorer la distinction des genres, d'exprimer son vécu autobiographique, mais pour mieux rejoindre, au-delà des dichotomies, l'androgynie condition dans son rapport à l'autre, à l'amour, la vie, la mort.

«Le corps de la femme... lieu privilégié de l'attentat» (A. Robbe-Grillet).

Qu'en est-il de l'inscription du corps dans le texte au féminin? La dualité corps/esprit a fait du corps féminin le négatif du sacré comme le démontre Jeanne Lapointe dans «Le meurtre des femmes chez le théologien et le pornographe» et ce sont les portes de ce corps méprisé que Chantal Chawaf, Hélène Cixous, Annie Leclerc et bien d'autres déverrouillent afin de le célébrer sans honte, avec une luxuriance et un faste étonnants, de le mettre au monde et en mots. Christiane P. Makward reprend avec brio des thèses du phénoménologue Merleau-Ponty et dis-

tingue le corps imaginaire du corps vécu: «Si nous disons que «symboliser le corps» ou «l'écriture du corps» sont des métaphores au sens de la rhétorique, nous allons non seulement à l'encontre de ce qu'affirme la parole féminine [...] mais nous restons pris dans l'idéalisme dualiste [...] il y a non seulement retour au corps ou «bio-graphie», mais mise en place du corps comme sujet-agent de l'écriture. C'est du corps phénoménal vécu qu'il s'agit, de l'espace pulsionnel, et non pas du corps-objet féminin». L'idée n'est plus le contraire du sensible!

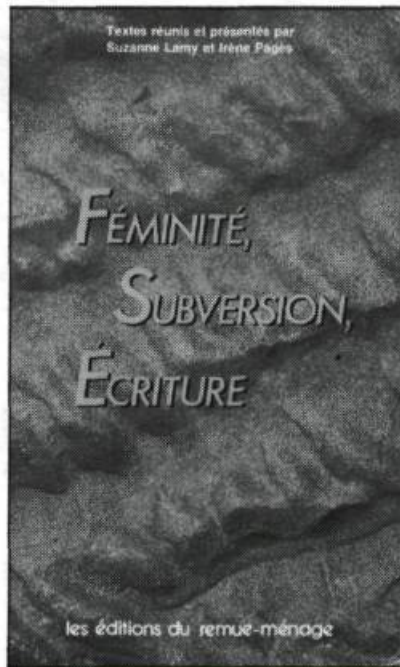
«La fonction poétique projette le principe d'équivalence de l'acte de sélection sur l'axe de la combinaison» (Jakobson).

Pour désaliéner la langue et l'habiter au féminin, il a fallu la libérer des contraintes morphologiques (en féminisant les termes ou en privilégiant la voie épique du genre indifférencié), des contraintes lexicales (en inventant des mots ou en retrouvant leur étymologie), en jonglant avec les associations (mots-valises et nouveaux découpage des mots) et des contraintes syntaxiques (longues phrases à méandres et à arborescences ou ruptures de construction, ellipses, répétitions, etc.). C'est avec humour que les écrivaines déconstruisent discours et monde, désacralisent sur le mode parodique la religion, la psychanalyse ou l'anthropologie... mais il ne suffit plus de faire vaciller les assises du monde et de mettre en crise le langage; il faut le réinventer et, selon l'expression de Roland Barthes s'interrogeant dans *Le degré zéro de l'écriture* sur une éventuelle réconciliation entre métaphore et métonymie, horizon de la langue et verticalité du style:

«l'impasse de l'écriture, c'est l'impasse de la société même». La littérature des femmes est le lieu de l'utopie du langage et du monde, entre-deux, discours oxymorique en quête d'une troisième dimension. Suzanne Lamy soupçonne la dame en rose dans *La vie en prose* de Yolande Villemaire de pouvoir y parvenir: pour elle, vie et texte se confondent, la distinction n'existe pas, la vie étant déjà métaphore d'elle-même et «oser est l'anagramme de rose et d'éros»... Cette dame en rose «qui s'en va dans tous les azimuts, sur les fils mêlés du réel et de l'imaginaire par la voie de l'association libre, avec l'irrationnalité du rêve nocturne et la lucidité d'une conscience hyperaffûtée», pourrait faire le lien entre les deux tendances de la Nouvelle Barre du Jour comme Barbara Godard le souhaite «pour qu'une lutte politique s'accomplisse»: la *rouge* ou courant bio-graphique et la *blanche* pour qui le langage reste le lieu sacré. Nicole Brossard compte, «pour que la fiction devienne réalité», sur «une socialisation (une mise en mots, une production d'images mentales nouvelles)». Marguerite Duras, associant utopie poétique et utopie politique, ne dit pas autre chose.

«Lectures illimitées (---) personnelles»

Comment conjuguer poétique et politique? Voilà déchiffré le filigrane qui apparaît sous *Féminité Subversion Écriture*. Après avoir utilisé «le partage» comme «consciousness-raising», avoir «dé-parlé» pour démasquer les abus du pouvoir et des mots, avoir «pensé à côté» et tenté «de nouveaux rapports de réciprocité», comment échapper au système sans s'exiler, comment agrandir la marge jusqu'à ce qu'elle tienne la moitié de la feuille? Au texte de Jeanne Demers et



Line McMurray qui souhaitent que le discours manifestaire des femmes soit performatif, moins souvent anonyme, qu'elles s'approprient «le droit au verdictif», fait écho celui que Marguerite Le Clézio consacre aux *Chinoises* de Julia Kristeva, soucieuse de voir «accéder la population féminine aux rapports de production et aux rapports politiques»: elle rejoint la poétique féministe de la N.B.J. en suggérant «grâce à des visions utopiques que la société se forge un nouvel imaginaire et donc une nouvelle réalité potentielle [...]. L'analyse de la société chinoise débouche également sur ce rêve visionnaire de la disparition de toute instance de Pouvoir, rendue, comme le souhaite Kristeva, irréprésentable grâce à l'égalité absolue de l'homme et de la femme au niveau de la pratique sociale.» Produire et diffuser de nouvelles images

mentales, soit, mais la disparition depuis 1979 de nombreux périodiques féministes ne met-elle pas en péril ce projet et le dialogue entre les femmes? Comment assurer les ponts entre réflexion et pratique quand les manuels scolaires, la parolittérature et le rapport didactique enseignante/enseignée/s n'ont suscité aucune communication?

Suzanne Lamy, Caroline Bayard et Christiane P. Makward mettent leurs espoirs dans la dynamique de la participation d'une lecture et d'une critique phénoménologiques qui incitent à travailler avec plutôt que sur le texte et réinsèrent lecteurs et critiques dans le travail de production textuelle. La réflexion d'un généticien et éducateur, Albert Jacquard, qui tente d'ouvrir enseigné et enseignant à l'impertinence et à l'invention, abonde dans le même sens. Si la lecture et la critique partaient d'un lieu d'énonciation intérieur, personnel, la tentation de la généralisation abusive, de la parole autoritaire et de la compréhension totalitaire disparaîtrait. Chacune et chacun pourra alors s'inventer, gommer les oppositions corps/texte/cortex, décoller les étiquettes et donner la parole à l'utopie poÉ/li/tique!... □

1. Les textes réunis et présentés par Suzanne Lamy et Irène Pagès sous le titre *Féminité Subversion Écriture* (Éditions du remue-ménage, 1983, 286 p.) ont été écrits par: Julia Bettinotti, Chantal Bertrand-Jennings, Maroussia Hajdukowski-Ahmed, Jeanne Demers, Line McMurray, Christine Klein-Lataud, Suzanne Lamy, Évelyne Voldeng, Christiane P. Makward, Martine Léonard, Louise H. Forsyth, Caroline Bayard, Barbara Godard, Jeanne Lapointe, Marguerite Le Clézio, Marie-Blanche Tahon, Maïr Verthuy, Marguerite Andersen, Barbara J. Buckhall et Irène Pagès et nous donnent outre le plaisir (euphorique) et la jouissance (déchirante) du texte, de nombreuses références bibliographiques.

